

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 JANVIER 1893

## SOMMAIRE

TEXTES.—Primes aux lecteurs du "Monde Illustré."—A temps perdu, par Benjamin Salte.—Carnet du "Monde Illustré," par Jules Saint-E.—Pensées du 31 décembre, par Bluet.—Une traversée en hiver, par J. St-E.—Sur l'amiré.—Le lieutenant-colonel Vohl, par X....—Bonne année, par Elis Martin.—Le départ, par Mathias Flion.—Madame Carcalier, par Beck.—Nouvelle à la main—Un lion en liberté, par J. St-E.—Nouvelle canadienne : Ma première déception, par Pedro—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangeurs de eu, par Louis Jacolliot ; La balle ténébreuse, par Jules Mary.—Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Un géant transatlantique durant une traversée d'hiver.—Portrait du lieutenant-colonel Vohl, chef de la police de Québec.—Carnet du "Monde Illustré."—Un lion en liberté.—Gravures du feuilleton, Les mangeurs de feu.

## PRIMES AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ n'emploie pas de solliciteurs pour étendre sa circulation.

Il réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents.

Tous les mois, LE MONDE ILLUSTRÉ fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant qu'il a ainsi économisé.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs et afin que les efforts individuels ou de groupe ne soient pas frustrés, chaque exemplaire est numéroté, en sorte que la part de chance de chacun est absolument sauvegardée.

Nous avons d'abord eu l'idée de créer des prix de concours à ceux qui nous feraient parvenir le plus grand nombre d'abonnés ; mais nous avons constaté l'injustice de ce mode pour les villages ou les centres trop peu nombreux, qui seraient toujours dans la minorité. Pour égaliser les chances, tous sont mis sur le même pied de rivalité, et c'est le sort qui décide entr'eux. Nous préférons la multiplicité des agents divisant leur travail et leurs résultats à l'excellence d'un nombre limité de travailleurs.

## A TEMPS PERDU



VOICI des notes que je retrouve au fond d'un tiroir ; la première parle des pratiques pieuses, connues sous le nom d'Archiconfréries, très répandues en Canada, il y a trente ou quarante ans.

\*\* Charles - Eléonore Dufriche-Desgenettes, né à Alençon, France, en 1778, prêtre en 1805, curé de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, en 1832, fonda, en 1836, cette célèbre association de prières, nommé d'abord : *Archiconfrérie du très saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs*. Ses sermons, homélies, etc., forment quatre volumes in-12.

Le siège de l'Archiconfrérie est à Paris, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, située un peu au nord de la banque de France. Le nom de cette église vient, dit-on, de la prise de la Rochelle, qui eut lieu en 1629, mais le temple même ne paraît pas avoir existé avant 1651. L'autel de la sainte Vierge, à droite du chœur, est richement orné, bien

qu'il ait été dépouillé de ce qu'il avait de plus précieux par les insurgés de la Commune. Les murs de toutes les chapelles sont couverts de plaques de marbre portant des inscriptions en *ex-voto*. Les boiseries du chœur sont très remarquables. Carle Vanloo peint pour cette église dès épisodes de la vie de saint Augustin et une allégorie de la prise de la Rochelle.

A deux pas s'ouvre la place des Victoires, ronde comme un sou, construite en 1685 sur les dessins de Jules Hardouin-Mansard, auteur des palais de Versailles, du dôme des Invalides, de la place Vendôme, etc. La statue dorée de Louis XIV qui occupait le milieu du cercle appelé place Dauphine, fut abattue en 1792 et remplacée par un obélisque où étaient inscrites les victoires des armées républicaines de la France, ce qui imposa le nom actuel de "place des Victoires." Desaix a eu sa statue en ce lieu. On l'enleva en 1814, mais Napoléon avait dit : "le tombeau de Desaix aura les Alpes pour piédestal ;" c'est là en effet, à l'hospice du mont Saint-Bernard, que sont déposés les restes du brillant général. La statue de Louis XIV, actuellement visible sur la place des Victoires, est trop grande pour l'espace qui l'entoure et, chose amusante, le roi porte sa perruque insensée tout en ayant les jambes nues et le haut du corps recouvert d'une tunique romaine ; le cheval que monte ce souverain sans culotte se cabre et repose sur le bout de sa queue. En plein beau quartier de Paris, vous voyez cette drôle de machine, qui est l'œuvre de François-Joseph Bosio, s'il vous plaît ! C'est *Louis XIV triomphant*, d'après le catalogue des œuvres du grand sculpteur. Si jamais Hébert nous fabriquait un d'Iberville de ce genre, il serait traité de *gosseu*.

\*\* Extrait d'un livre de méditations intitulé *L'Honneur comme il le faut*, par le Père Marchal :

"Nelson, jeune encore, étant débarqué au Canada, oubliait, dans une félicité coupable, son vaisseau et son avenir. Quelques hommes de son équipage perdent patience, descendent à terre, arrachent de force leur capitaine aux bras qui le retiennent captif, et s'écrient : "Nelson, le vent souffle et la gloire t'appelle !" Le Père Marchal, s'adressant à la France, ajoute : "Jeunesse de ma patrie ! il y a des bras qui sont des chaînes, des baisers qui tuent le génie, des ivresses qui mènent à l'opprobre ; sois grande, et ne méprise pas la voix qui te crie, comme autrefois les marins à Nelson : *la gloire t'appelle !*"

En 1782, Nelson, âgé de vingt-quatre ans, commandait la corvette *Albermale*, de vingt-huit canons, se trouvait en rade de Québec. Il fit la connaissance de la belle Miss Prentice, fille ou nièce d'un hôtelier de la côte de la Montagne, et se détermina à quitter la marine pour demeurer avec elle, mais un jour les officiers de son bord l'enlevèrent de force, au nez de la sirène terrestre et rendirent à ce futur grand homme l'empire de la mer.

Vers le même temps, Napoléon, "qui n'était encore que Bonaparte," se liait, à Valence, avec mademoiselle du Colombier, et traçait des plans de commerce, dans tout le sérieux et la conviction d'un homme qui voulait parvenir à quelque chose. La mort de son père et les grondements de la révolution française, le mirent sur une autre voie.

\*\* Le 3 juillet 1819, Mgr Plessis s'embarquait à Québec sur le brick *George Symes*, de deux cents quatre-vingt-cinq tonneaux, capitaine Brushby, accompagné de MM. P. Flavien Turgeon et Jacques Lartigue, tous deux évêques, plus tard.

Mgr Plessis avait emprunté des religieuses de l'hôpital général de Québec, un nègre nommé François Cazeau *alias* John.

Ces jours-là, on voyait une comète au firmament. Chacun se demandait ce qu'elle pouvait bien présager. Disons qu'elle annonçait la mort prochaine du duc de Richmond, notre gouverneur général.

\*\* Il y a cent ans, lorsque nos législateurs furent appelés, pour la première fois, à se gouver-

ner d'après la constitution anglaise, personne, on peut le dire, n'avait fait une étude sérieuse de ce sujet, mais il existait, dans le Bas-Canada, un exemplaire de l'ouvrage de Delorme, un Suisse qui avait écrit là-dessus, et les chefs du parti canadien se donnèrent la peine de copier à la plume ce nouvel évangile. Il en résulta qu'ils furent promptement renseignés sur la nature de ce genre d'administration, ce qui surprit assez le parti anglais. En 1808-10 *Le Canadien* citait fréquemment Delorme, en réponse aux attaques du *Mercury*.

\*\* Je lis dans *Le Canadien* du 13 juin 1807 : "Il y a une famille dans la paroisse de Beauport qui compte quatre-vingt-douze cousins et cousines germains, dont cinq seulement sont morts depuis quelques années. Ce nombreux cousinage provient de douze souches dont sept garçons et cinq filles."

C'était comme cela il y a quatre-vingt-cinq ans, et c'est encore de même.

\*\* Qui de nous n'a entendu chanter *Kathleen Mavourneen* et n'a éprouvé une partie des émotions que les Irlandais ressentent toujours à l'audition de ces accents étranges et si profondément poétiques ? Eh bien ! l'auteur de cette musique est mourant à Baltimore, dans l'hôpital des pauvres. Son nom est Frédéric-Nicolas Crouch. Il est âgé de quatre-vingt-quatre ans. On cite deux éditeurs qui ont fait fortune par la vente de sa ballade, sans lui verser un seul sou. C'est en 1835 qu'il la composa. Depuis, en mille et mille circonstances, il l'a entendue résonner dans les rues, les concerts, les maisons particulières, comme une plainte ironique qui le poursuivait, lui le déshérité, qui avait eu une attaque de génie, selon le mot de Lamartine, et qui en subissait les conséquences durant toute sa vie. Ma foi, la gloire, tournée de cette manière, ne vaut rien.

Rouget de l'Isle a vécu pauvre et est mort de même. Robert Burns n'avait jamais cinq sous dans sa poche. L'auteur de *Home sweet home* n'a jamais eu de chez lui. Le poète qui fit la chanson de la *Chemise* creva de faim durant cinquante ans.

Ce n'est point comme en Canada ! Ici nous n'écrivons pas de chefs-d'œuvres, mais nous vivons bien et nous mourons gras.

\*\* Le général Sherbrooke, qui fut gouverneur du Canada en 1816, était de l'école de ces terribles soldats de la guerre d'Espagne et de Portugal, durs à eux-mêmes comme aux autres et coupant court aux embêtements par des coups de sabre ou une balle de pistolet. M. Charles Walkem qui datait à peu près de ce temps-là, m'a conté deux anecdotes concernant Sherbrooke.

La première eut pour théâtre un bureau de la citadelle de Québec. Ce jour-là un certain commissaire pourvoyeur de l'armée se présentait, arrivant d'Europe. En voyant sa carte le gouverneur regarda l'homme de travers et lui dit :

—Aviez-vous un frère dans le service des farines, en Espagne ?

—Oui, mylord.

—Vous savez que je l'ai fait pendre ?

—Oui, mylord.

—C'est bien, vous pouvez commencer votre besogne.

—Oui, mylord, répondit le pauvre diable, se retirant à reculons et saluant tout bas.

Une autre fois, c'était en Espagne, vers 1809 ; Wellington tenait son bureau au second étage d'un palais. Un capitaine espagnol était venu se plaindre de la conduite de Sherbrooke à son égard et venait de sortir, lorsque Sherbrooke entra.

—Ah ! puisque vous voici, tâchez donc, mon brave Sherbrooke, de vous arranger avec le capitaine Mendoza.

—C'est arrangé, mylord.

—Comment ? Il sort d'ici.

—Justement, je l'ai rencontré à la tête de l'escalier et je l'ai jeté à bas. C'est fait pour les Espagnols ces choses-là.

Dans un livre écrit vers 1820, par un officier de